

Eugénisme et socialisme en Grande-Bretagne 1890-1900

Mil neuf cent, n°18, 2000

DANIEL BECQUEMONT

En 1883, lorsque Francis Galton forgea les termes « eugénique » et « eugénisme », son projet était mûri de longue date. Il avait déjà depuis longtemps envisagé la nécessité d'améliorer la fécondité des « meilleures souches » et à cet effet proposé une sorte d'annuaire des éléments les plus sains de la race britannique, afin de favoriser leur union et d'inverser une tendance à la prolifération incontrôlée des « souches inférieures ». Mais il ne jugea le projet assez mûr pour être mis en pratique qu'en 1883. Dans les années qui suivirent, il consacra une part importante de son activité à populariser ses vues, qui lui paraissaient d'une importance capitale pour lutter contre le danger de dégénérescence de la race britannique. Mais son activité principale consistait à développer ses études biométriques, destinées à mesurer les capacités physiques et mentales de ses concitoyens.

À partir des années 1898-1900, un certain pessimisme s'empara de la plupart des membres de la classe britannique éduquée, déçus par les résultats insuffisants de l'éducation, épouvantés par les conditions misérables dans lesquelles vivait une partie non négligeable de la population et traumatisés par la guerre des Boers, qui avait suscité un nationalisme agressif et révélé les multiples imperfections physiques et mentales dont souffraient de nombreux conscrits. C'est dans ce climat que Galton proposa à la Société de sociologie en 1904 un programme d'études biométriques et d'action eugéniste, destiné à améliorer la fertilité des meilleures souches de la nation. Il y définit l'eugénisme

comme « l'étude des éléments contrôlables socialement qui peuvent améliorer ou détériorer les qualités raciales des futures populations, physiquement ou mentalement ¹ ».

C'est dans ce climat de crainte d'une dégénérescence de la race britannique que fut créée la Société eugénique en 1907, à laquelle se rallièrent de nombreux acteurs sociaux, médecins, hommes de science, ainsi qu'un certain nombre de militants ou d'intellectuels socialistes. De nombreux débats eurent lieu à l'intérieur de cette société, qui ne forma jamais une unité programmatique cohérente. Pour certains, l'eugénisme se limitait à une amélioration des conditions d'hygiène et à la mise en pratique d'une médecine préventive. De nombreux médecins y voyaient ainsi le lieu où développer une forme d'hygiénisme, et mettre l'accent sur l'importance de la lutte contre la tuberculose et l'alcoolisme. D'autres, au contraire, insistaient sur la nécessité d'intervenir directement dans les taux de reproduction pour favoriser celui des meilleures souches et diminuer celui des « inaptes ». En 1907, Saleeby, l'une des figures les plus importantes de la Société, inventa les termes d'eugénique positive, qui visait à favoriser la reproduction des couches supérieures de la population, et d'eugénique négative, attachée à diminuer la fécondité des déficients physiques et mentaux. De nombreux eugénistes, à cette époque, considéraient qu'il était nécessaire de pratiquer une ségrégation des « inaptes », voire leur stérilisation. Encore convenait-il de s'accorder sur ce qu'étaient les inaptes, catégorie interprétée souvent d'une manière très large ².

Si l'immense majorité des eugénistes considérait qu'il était nécessaire d'intervenir vigoureusement pour améliorer la qualité raciale, et qu'une intervention pour améliorer les conditions de vie et l'hygiène n'était qu'une mesure d'accompagnement, certains ne négligeaient pas entièrement une politique d'action sur l'environnement par des mesures de protection sociale. Si leur idéal, dans leur majorité, consistait, à l'instar de Galton, à imaginer une société de castes, certains socialistes pouvaient jouer à l'intérieur de la Société eugénique sur la nécessité

1. « Eugenics, its definition, scope and aims », *Nature*, 70, 1904, p. 82.

2. Cf. D. Becquemont, « Les effets pervers de la protection sociale », *Des sciences contre l'homme*, Cl. Blanckaert (ed.), Éd. Autrement, 1993, vol. II, et « Eugénisme », in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, P. Tort (ed.), vol. I, Paris, Puf, 1998.

d'agir sur l'environnement. C'est ce que firent, par exemple, certains membres de la société fabienne comme Sidney et Beatrice Webb.

Francis Galton lui-même ne se référa au socialisme qu'une seule fois dans l'un de ses premiers écrits eugénistes, pour en contester les possibilités de réalisation.

*De plus, je ferais la supposition raisonnable que les expériences socialistes à diverses échelles et de diverses manières ont été largement tentées et se sont avérées inefficaces, étant donné l'incompétence morale et intellectuelle du citoyen moyen*³.

Galton, ici, fait allusion à des *expériences* socialistes, et sans aucun doute à celle de la communauté socialiste américaine d'Oneida, qui pratiquait l'eugénisme et d'où toute forme de propriété privée était bannie. Dans son *Histoire des socialismes américains*, Noyes, fondateur de la communauté, avait reproché à Galton de ne pas mettre assez vite en pratique ses théories eugéniques⁴. Galton, en fait, considérait le socialisme comme une forme de société trop ambitieuse, qui n'était pas réalisable étant donné la persistance de « l'instinct d'esclave » chez l'homme. Mais son idéal social pouvait être à la rigueur interprété dans un sens socialiste.

La meilleure forme de civilisation en rapport avec l'amélioration de la race serait celle où [...] les revenus proviendraient essentiellement des classes professionnelles, et très peu de l'héritage ; où chaque enfant aurait l'occasion de montrer ses compétences et, s'il était hautement doué, aurait la possibilité de suivre une éducation supérieure et d'entrer dans la vie professionnelle avec l'aide abondante et généreuse [...] de bourses obtenues dès son enfance ; où le mariage serait tenu en aussi haute estime que du temps des anciens Juifs ; où la fierté de la race serait encouragée (bien sûr je ne me réfère pas au sentiment absurde d'aujourd'hui qui est entendu par ce terme) ; où les faibles pourraient trouver abri et refuge dans des monastères et couvents pour célibataires, et enfin où les meilleurs types

3. « Hereditary Improvement », *Fraser's Magazine*, 1873.

4. J.H. Noyes, *History of American Socialisms*, Philadelphie, J.B. Lippincott, 1870.

*d'émigrants et de réfugiés de pays étrangers seraient invités et bienvenus, et leurs descendants naturalisés*⁵.

Quoique l'idéal de Galton fût en fait une société de castes biologisées, certains socialistes pouvaient sympathiser avec de tels propos, et certains eugénistes accepter l'existence d'un courant socialiste dans leurs rangs. Saleeby, par exemple, affirma que les socialistes qui étaient en faveur d'une modification de l'environnement par des mesures de protection sociale avaient leur place dans la Société eugénique. Mais ses propos furent critiqués par d'autres eugénistes – sans doute plus nombreux et hostiles à Saleeby – qui considéraient, comme Arnold White, que les socialistes pratiquaient une sorte d'« entrisme » pour pervertir les vrais buts raciaux d'amélioration biologique de la société⁶.

Les quatre cas présentés ici illustrent comment purent s'articuler certains courants fort différents du socialisme avec des thèses eugénistes.

Sidney et Beatrice Webb

Sidney Webb, qui fut l'un des dirigeants de la Société Fabienne et l'une des figures les plus importantes du mouvement socialiste britannique à partir des années 1890, adhéra à la Société eugénique dès sa création. Rien ne porte à croire que cette adhésion ait été purement de circonstance, et qu'il y soit entré dans le seul but d'y exercer une activité propagandiste en faveur du socialisme. Son épouse Beatrice Webb, dans son autobiographie, exprime son admiration pour Galton, en qui, sans partager ses idées, elle voyait le type même de l'homme de science.

Lorsque le Parlement britannique décida en 1905 de créer une commission d'enquête en vue de réformer les Lois sur les Pauvres et de créer un système de protection sociale plus efficace, Beatrice Webb fut nommée membre de la commission, qui rendit ses conclusions quelques années plus tard dans un rapport connu sous le nom de *Majority Report*, préconisant un certain nombre de mesures qui furent pour la plupart mises en vigueur sous le gouvernement de Lloyd George. Un certain

5. F. Galton, *Hereditary Genius*, Londres, Macmillan, 1869, p. 333.

6. A. White, « Eugenics and National Efficiency », *Eugenics Review*, vol. I, 1909-1910.

nombre de socialistes, cependant, sous l'impulsion de Beatrice Webb et sur les conseils de Sidney Webb, décidèrent de publier leurs contre-propositions, qui préconisaient une protection sociale plus étendue, sous le nom de *Minority Report*. Par la suite Sidney et Beatrice Webb publièrent une sorte de commentaire du *Minority Report*, paru en 1909. Ce *Minority Report* fut à plusieurs reprises l'objet de discussion et de commentaires dans les réunions et publications de la Société eugénique.

Eugénistes et socialistes fabiens partageaient au moins un point commun : ils étaient hostiles au laisser-faire dans le domaine de la protection sociale, et préconisaient l'un comme l'autre une intervention plus vigoureuse de la part de l'État. Il y avait unanimité pour critiquer le système existant d'aide aux pauvres où un Poor Law Board se voyait chargé d'administrer à la fois le secours extérieur (aides et subventions), intérieur (dans les *workhouses*, hospices qui accueillaient et contraignaient les pauvres au travail), et l'aide médicale. Il était donc nécessaire, préconisaient les Webb, de faire éclater cette institution, et d'en confier les fonctions à l'Éducation, à la Santé Publique, à des Services de Pensions, et à des comités locaux chargés des faibles d'esprit, peut-être sous l'égide d'un ministère du Travail.

Dans le chapitre 3, Sidney et Beatrice Webb exposaient alors ce qui les séparait du mouvement eugénique et ce qui les en rapprochait. Ils rendaient hommage au souci de réforme sociale et d'amélioration de la santé publique proclamé par les eugénistes.

*Bien loin d'être en opposition avec notre croisade contre la maladie ou avec les mesures que nous préconisons pour prévenir la misère, ils leur fournissent au contraire les plus puissants arguments. Il est significatif que nombre des plus ardents partisans de l'eugénisme soient en même temps ceux qui travaillent avec le plus de zèle à l'une ou l'autre des réformes sociales*⁷.

Le mouvement eugéniste avait toujours en ces années discuté quel devait être le poids des mesures sociales et de l'environnement d'une part, le poids de l'action médicale et proprement eugénique d'autre part. Si la majorité des membres de

7. Sidney et Béatrice Webb, *La lutte préventive contre la misère*, Paris, Giard et Brière, 1913, p. 16.

la société considérait que les mesures visant à améliorer la qualité biologique de la race étaient essentielles, nombreux étaient également ceux qui considéraient qu'une action sur l'environnement devait être menée parallèlement. Sidney et Beatrice Webb contestaient que l'eugénisme à lui seul puisse tenir lieu de politique de prévention de la misère.

Ils faisaient preuve d'une hostilité non dissimulée envers l'idée que, dans les conditions actuelles de la civilisation, la sélection naturelle ne s'exerçait plus de toute sa force, à cause de la protection offerte aux pauvres et aux inaptes, et que les mesures d'hygiène entravaient le cours de la sélection naturelle⁸. Ils se prononçaient ainsi vigoureusement contre l'idée que l'on puisse améliorer la qualité de la race en encourageant les « meilleurs » ou les « biens nés » à procréer davantage. Ils rejetaient ainsi l'idée d'eugénique positive à laquelle Galton avait consacré une partie de son activité militante depuis les années 1880. Soutenir que la société entravait le cours de la sélection naturelle dans sa lutte contre la misère, et qu'il fallait donc supprimer ces entraves pour laisser libre jeu à la survivance du plus apte, était pour eux une forme de laisser-faire, pendant du laisser-faire économique contre lequel luttait le socialisme. Un tel courant d'idée préconisait, en fait, l'abandon total de toute lutte contre la maladie et d'action pour diminuer le taux de mortalité. Les Webb critiquaient avec virulence « l'eugénisme fanatique de l'école individualiste »⁹. Ce « laisser-faire » était la pire des politiques, car il allait contre toute idée de « sélection rationnelle ». Une telle politique laisserait la porte ouverte à une charité privée sentimentale et irraisonnée qui favoriserait en fait les pires éléments, hypocrites et mendiants « capables au besoin d'estropier leurs enfants pour exciter la pitié »¹⁰.

De plus, maintenaient-ils, le jeu aveugle préconisé d'une mortalité sans contrôle ne contribuerait nullement à éliminer les moins aptes : « La nature ne poursuit pas de fins raisonnables, elle ignore les valeurs posées par la société. Ceux qui

8. Darwin, dans *La descendance de l'homme*, mentionne cette théorie en se référant à Greg et Galton, pour conclure que, quels que soient les effets nocifs de cette protection, les hommes ne sauraient restreindre leur sympathie sans porter atteinte à leur part la plus noble.

9. S. et B. Webb, *op. cit.*, p. 48.

10. *Ibid.*

succombent dans la mêlée d'une concurrence dérégulée sont peut-être ceux que nous désirerions vouloir vivre ¹¹ ». La survivance dépendait en fait des conditions de la lutte, et, si les conditions favorisaient un type inférieur, ce dernier survivrait aux dépens des meilleurs ¹². Sidney et Beatrice Webb s'appuyaient ouvertement sur un certain nombre de biologistes, comme Ray Lankester et August Weismann qui, dans les années 1880-1900, avaient insisté sur des phénomènes tels que la panmixie, le parasitisme, et une forme de dégénérescence biologique sous certaines conditions de vie : la sélection naturelle n'était plus automatiquement considérée comme un progrès. Les eugénistes qui croyaient à la possibilité d'un élevage scientifique des produits humains méconnaissaient l'action du milieu sur le développement des individus.

Il nous est matériellement impossible de laisser se développer à leur guise des influences qui causent des morts d'homme, ou simplement les taudis, la maladie, le dépérissement physique, le détraquement cérébral, la démoralisation et enfin le crime, même si nous sommes absolument convaincus que les fâcheux caractères acquis dans tel ou tel milieu ne sont pas héréditaires et ne seront pas physiquement transmis par les parents aux enfants ¹³.

Si pure que soit la lignée d'un enfant, continuaient-ils, il deviendra un être maladif s'il grandit dans des conditions contraires à son développement. Si l'on souhaitait obtenir une belle race d'adultes, on ne pouvait demeurer indifférent à l'action délétère d'un milieu défavorable. De fait, plus la mortalité infantile augmentait, plus la proportion des tarés dans la population croissait ¹⁴.

Il s'agit là sans doute d'une critique virulente d'une forme d'eugénisme qui visait à favoriser le taux de naissance des mieux nés, critique qui contredit directement le projet galtonien d'élevage sélectif des meilleures souches. Mais, outre le fait

11. *Ibid.*, p. 48-49.

12. Cette argumentation est très proche de celle de Huxley polémique contre le « nihilisme administratif » de Spencer dans les années 1880.

13. *Ibid.*, p. 50.

14. Sidney Webb avait consacré un opuscule à prouver cette thèse : *The Decline in the Birth-Rate* (Le déclin du taux de naissance), Londres, Fabian Society, 1907.

que les Webb ne sont nullement opposés à l'idée d'améliorer la qualité biologique de la population, force est de constater qu'ils s'attaquent ici à des théories qui n'étaient nullement majoritaires dans les milieux eugénistes des années 1900 et qu'ils enfonçaient des portes pour le moins entrouvertes.

L'idée que la société empêchait par une protection sociale excessive le libre jeu de la sélection naturelle, et qu'il était nécessaire de « laisser faire » pour rétablir son libre jeu avait surtout été développée dans les années 1870-1880, et les Webb critiquaient ici une forme de libéralisme économique plus proche des thèses de Spencer ¹⁵ que de celles des eugénistes des années 1900. La plupart de ces derniers étaient convaincus que, dans les conditions de la vie urbaine d'une société industrielle, étaient sélectionnés des individus résistant au mal mais de qualité inférieure, et qu'il existait, non pas une « cessation de sélection », mais une véritable « sélection des inaptes », selon l'expression de Karl Pearson. Ils étaient, de fait, tout aussi hostiles au laissez-faire dans la vie sociale que les Webb, et réclamaient également une intervention de l'État : sur ce terrain, ils n'étaient pas en désaccord avec le mouvement socialiste fabien.

Les socialistes fabiens étaient en fait plus sensibles à l'idée d'eugénique négative que positive, et convenaient eux aussi que les destitués étaient incapables de limiter volontairement le nombre de leurs enfants. L'idée d'une sélection des inaptes était ainsi partagée par la plupart des eugénistes et de nombreux socialistes ¹⁶. Certaines des affirmations des Webb sont rigoureusement dans la ligne du mouvement eugéniste de leur époque :

Cette différence dans la natalité des différentes classes sociales a pour conséquence de restreindre le nombre des enfants issus des meilleures lignées ou susceptibles d'être élevés dans les meilleures conditions [...]. Les individus, qui par suite de leur hérédité ou du milieu sont les plus mal

15. Spencer n'était nullement eugéniste, mais l'idée d'un retour aux justes lois de la survivance des plus aptes pouvait aisément s'inspirer de son hostilité à toute intervention de l'État dans la vie sociale.

16. Les socialistes marxistes anglais, peu nombreux, ne semblent pas avoir tenu de tels propos. Mais, dans le champ allemand, les propos eugénistes de Kautsky, par exemple, semblent prouver que ces thèses ne leur étaient nullement étrangères.

venus, se multiplient [...] par l'état anarchique du marché du travail et par les mauvaises conditions de logement ¹⁷.

Ils affirmaient leur accord avec Karl Pearson pour lequel l'eugénisme pratique consistait « à faire de l'enfant bien venu un placement avantageux ». L'adhésion de nombreux socialistes à la Société eugénique n'était nullement une manœuvre tactique, mais reposait sur des présupposés communs. Leur rôle dans le mouvement eugéniste fut d'insister sur la nécessité de changer l'environnement, et d'agir sur le milieu.

Nous ne pouvons changer cette sélection à rebours qu'en changeant le milieu qui en est responsable [...] Élever les conditions de vie de l'ouvrier des docks, ne fût-ce que jusqu'au niveau des conditions de vie des porteurs de gare, c'est à coup sûr enrayer la procréation indéfinie de la plus basse classe des travailleurs ¹⁸.

Le travail des socialistes à l'intérieur de la société s'inscrivait dans les débats menés sur la part respective de l'hérédité et du milieu, de l'inné et de l'acquis, « de nature » et de « nurture » selon les termes de Galton. Partageant les présupposés de base des eugénistes – la sélection des inaptes –, ils tentaient d'infléchir les vues de la société quant à l'importance de l'environnement.

Mais, si l'eugénisme de laissez-faire critiqué – un peu anachroniquement – par les Webb exclut toute forme d'eugénisme négative, l'idée d'une dangereuse sélection des inaptes dans les conditions de vie actuelles, au contraire, pouvait mener aisément à préconiser une limitation de leur taux de fertilité. Il n'est donc pas surprenant que les socialistes de cette époque aient été plus sensibles à l'eugénisme négative, et sur ce terrain leurs propos ne sont guère plus modérés que ceux des eugénistes en général.

Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que la société y [la sélection humaine] consacre toute l'énergie et toutes les ressources dont elle peut disposer et en particulier à ce qu'elle prenne sans retard les mesures nécessaires pour mettre un terme à la multiplication indéfinie des individus atteints de faiblesse d'esprit congénitale ¹⁹.

17. S. et B. Webb, *op. cit.*, p. 53.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*, p. 54.

Même si les mesures préconisées par les Webb insistaient sur l'action préventive, leur critique du système d'assistance publique qu'ils souhaitaient réformer laissait la part belle à l'eugénique négative ²⁰ : il n'existait aucun contrôle sur la maternité des femmes faibles d'esprit, les hospices étaient souvent mixtes, une assistance matérielle était donnée à des milliers de gens physiquement et mentalement anormaux : les hospices devenaient une « maternité gratuite » où il naissait plus de 15 000 enfants par an.

Des secours accordés à tous, indistinctement, sont déjà assez nuisibles ; mais, dans ce cas particulier, l'Assistance opère une sélection à rebours, en subventionnant précisément les dégénérés. Si l'État avait voulu porter au maximum à la fois la procréation des anormaux et la natalité illégitime, il n'aurait pas pu s'y prendre mieux ²¹.

La prison et l'assistance publique entretenaient ainsi une classe de faibles d'esprit, qui ne succombaient jamais dans la lutte pour l'existence. Les Fabiens préconisaient un service plus compétent d'assistance aux aliénés, mais l'isolement et la ségrégation prônés étaient dans le droit fil de l'eugénisme traditionnel : « La tâche qui s'impose est de découvrir tous les anormaux et de les isoler définitivement dans des conditions de bien-être suffisant et sous une surveillance ferme mais bienveillante ²² ». Et, malgré leur insistance sur une action préventive, les Webb en venaient à rejoindre les conceptions biologisantes des eugénistes. Ils n'allaient pas jusqu'à prôner la stérilisation des inaptes mais préconisaient leur ségrégation rigoureuse dès l'enfance.

Il y a des anormaux qui représentent pour la communauté plus de danger que les fous furieux, parce que leur maladie est plus apte à se transmettre à leurs descendants [...] Et, notons-le bien, ce que les eugénistes et les humanitaires réclament surtout, c'est que le traitement soit accordé dès les premiers âges, alors que la tare congénitale n'a pas encore pu produire ses mauvais effets ²³.

20. « C'est parce que la nation, aujourd'hui, ne prévient pas l'indigence, mais se borne à la secourir, que les individus atteints de faiblesse d'esprit congénitale sont mis à même de se reproduire » (*ibid.*).

21. *Ibid.*, p. 56.

22. *Ibid.*, p. 58.

23. *Ibid.*, p. 59.

La catégorie des « faibles d'esprit », « déficients », « tarés », était alors interprétée dans un sens très large. C'est dans le traitement de cette classe par des mesures de ségrégation qu'eugénisme et socialisme, en ces premières années du XIX^e siècle, semblent s'être le plus parfaitement recoupés. Les « tarés » étaient tout aussi exclus de la classe ouvrière que les dégénérés de la race saine.

H.G. Wells

Si le point de vue de Sidney et de Beatrice Webb est celui de militants socialistes, présentant un programme d'action pratique local dans une perspective d'amélioration graduelle des conditions de vie, celui de l'écrivain H.G. Wells demeure un point de vue théorique, utopique, envisagé dans le cadre d'une civilisation mondialisée à venir. H.G. Wells, qui tenta en 1907 de prendre le contrôle de la Société Fabienne, et échoua dans son projet sous l'action conjointe des Webb et de Bernard Shaw – autre grande figure de la Société – n'était certes pas de leurs amis. Ses vues eugéniques paraissent cependant une transposition au niveau mondial des thèses des Webb, encore qu'il ait toujours insisté sur le fait qu'il parlait d'un état futur qui n'était pas encore réalisable aujourd'hui.

Wells, qui adhéra à la Société eugénique dès 1907, ne fut jamais partisan de Galton. Il avait très tôt critiqué son programme d'élevage sélectif des meilleures souches de la nation. Galton négligeait le fait qu'existaient différents « types » de santé, et que l'appariement de deux adultes en bonne santé pouvait très bien produire une descendance malade. Quant à la définition des « hommes éminents » par Galton, elle était viciée par des préjugés de classe, et son idée d'empêcher les criminels de procréer n'était pas crédible²⁴. Une sélection consciente des « meilleurs » était impossible. Lorsque Galton proposa son programme eugénique à la Société de sociologie

24. « J'ai tendance à penser qu'une bonne partie de nos criminels aujourd'hui sont les membres les plus brillants et les plus audacieux de familles vivant dans des conditions impossibles, et qu'en ce qui concerne nombre de qualités désirables, le criminel moyen est au-dessus de la moyenne du pauvre respectueux de la loi, et probablement de l'homme respectable moyen » (F. Galton, E. Westermarck, P. Geddes, E. Durkheim, H.H. Mann, V.V. Branford, *Sociological Papers*, Londres, Macmillan, 1904, p. 58).

britannique, Wells répéta les mêmes arguments, et conclut son intervention par la phrase suivante : « C'est en recourant à la stérilisation d'éléments déficients de la société et non à la sélection des meilleurs qu'il sera possible d'améliorer la race humaine ²⁵ ».

Wells, tout comme Sidney et Beatrice Webb, était plus intéressé par l'eugénique négative que par l'eugénique positive. Il s'expliqua plus amplement sur le sens de ses propos dans son *Utopie moderne*, texte paru en 1905, avant même l'exposé de la politique sociale de la Société Fabienne par les Webb.

Soulignant que son projet utopique décrivait un état des choses irréalisable dans le présent, et sur l'aspect théorique et non pratique de son idéal social, Wells n'en exposa pas moins un programme d'élimination des inaptes dans une société socialiste. Dans l'île d'Utopie, affirmait-il, n'existerait plus la lutte pour la vie aveugle qui existait de nos jours. Mais il était fondamentalement mauvais que des faibles d'esprit puissent propager leurs tares. « Les invalides congénitaux, idiots et fous, ivrognes et hommes d'esprit vicieux, âmes cruelles et furtives, ses imbéciles, trop stupides pour être utiles à la communauté, habitants mal dégrossis, inéducables et sans imagination » devaient être mis « en phase descendante » : « l'espèce doit s'engager dans la voie de l'élimination ; c'est absolument nécessaire, et inversement les gens de qualité exceptionnelle doivent être en phase ascendante ²⁶ ».

Il ne s'agissait pas d'éliminer physiquement les inaptes, mais de limiter au maximum leur fertilité, et ces propos eugéniques s'accordaient avec un type de société socialiste. L'État se devait en effet d'assurer à tous un salaire minimum et le droit au travail, et tous ses citoyens devaient pouvoir vivre « dans un état de confort, sans la reproduction des types inférieurs » ²⁷. La lutte pour la vie, dans les conditions sociales actuelles, était faussée par des inégalités par trop défavorables pour le plus grand nombre, mais dans l'île d'Utopie, chaque citoyen serait correctement vêtu et médicalement assisté. Un salaire minimum assurant un niveau de vie décent serait accordé à tous ceux qui y feraient appel, ainsi qu'un droit au

25. *Ibid.*, p. 60.

26. H.G. Wells, *A Modern Utopia* (1904), Lincoln, University of Nebraska Press, 1967, p. 136.

27. *Ibid.*, p. 137.

travail dans des sortes d'ateliers nationaux. Ces ateliers-hospices où seraient accueillis les nécessiteux ne seraient nullement des organisations charitables, mais un service public, peu coûteux pour la collectivité, assurait Wells ²⁸. Ce projet, d'essence authentiquement socialiste, s'articulait sur des clauses eugéniques pour le moins sévères. Le généreux filet de protection sociale assuré à tous s'accompagnait d'interdictions drastiques : ceux qui ne parviendraient pas à obtenir un salaire supérieur au salaire minimum assuré devaient être « interdits de descendance ».

D'autre part l'État exigera que le citoyen qui rend le minimum de services pour ces concessions ne deviendra pas parent jusqu'à ce qu'il trouve un salaire supérieur à ce minimum, et soit libre de toute dette [...] Par des procédés aussi évidents, l'État assurera l'élimination maximale de ses membres faibles et sans caractère à chaque génération avec le minimum de souffrance et de désordre public ²⁹.

Encore ne s'agissait-il là que du traitement réservé à une fraction de la population dépourvue d'imagination et d'initiative, mais capable d'effectuer des travaux simples. Quant aux fous, pervers, alcooliques, drogués, violents, voleurs et transmetteurs de maladies contagieuses, ils se voyaient assigner une autre place, strictement séparés du reste de la population par un véritable acte de « chirurgie sociale » qui, remarque Wells assez curieusement, ne serait pas effectué « comme il le serait sur terre actuellement, par un certain nombre d'illuminés à demi éduqués paniqués par une "rapide multiplication des inaptes" tout à fait imaginaire ³⁰ ». On pourrait imaginer des maisons de correction dans des régions isolées pour les petits délinquants, mais, pour les incurables de toutes sortes, ils devraient être assignés à résidence dans des îles. L'île d'Utopie engendrait ainsi tout un archipel concentrationnaire d'îlots réservés aux inaptes. Ainsi disparaîtraient les souches inférieures de la nation, non pas dans des « chambres de mort » ³¹, affirme Wells (sort réservé uniquement aux nouveau-nés monstrueux comme à Sparte),

28. Wells propose d'y fabriquer des produits non périssables (bois, coton, papier, verre) qui pourraient être stockés en attendant d'être écoulés.

29. *Ibid.*, p. 141.

30. *Ibid.*, p. 142-143.

31. « Lethal chambers ».

mais selon une méthode douce et graduelle, où n'existerait même pas de prison. « Les réprouvés quitteront tranquillement leurs frères humains ». « Peut-être », affirme Wells, y faudrait-il séparer les hommes et les femmes dans « un système de monastères et de couvents » – ce qui rejoint ici exactement l'idéal galtonien. En bon écrivain de science-fiction, Wells imaginait un contrôle très strict de l'île des déments, faisait preuve d'une certaine indulgence pour l'île des alcooliques, probablement capable de s'administrer elle-même, et imaginait une île des escrocs incurables, redoutée des navigateurs.

Que le socialisme de Wells – ainsi que des Fabiens – puisse ainsi s'articuler avec une forme d'eugénisme négatif relève d'une certaine cohérence. Il est plus complexe de saisir comment ce projet pour le moins brutal d'eugénisme socialiste fut exprimé par un penseur qui fut sans doute l'un des écrivains les plus antiracistes de son époque, avocat d'une civilisation mondiale qui devait selon lui déboucher sur un métissage généralisé profitable à l'humanité.

Le développement de la science et des forces productives, affirmait en effet Wells – dans le même texte – était en train de briser les particularités nationales et devait aboutir à une civilisation mondiale. Ce mouvement était actuellement freiné par une forme de darwinisme social prônant la lutte entre races, darwinisme social contre lequel Wells n'a pas de mots assez durs. Parlant de l'application des théories de Darwin aux sociétés humaines, il affirmait :

Une foule d'intelligences inférieures a appliqué aux problèmes humains des versions élaborées et exagérées de ces généralisations. Les darwiniens sociaux et politiques ont fait une confusion évidente entre race et nationalité, et sont tombés dans le piège de la vanité nationale [...] Et à présent, le monde entre dans une sorte de délire sur la race et la lutte raciale [...] La tendance naturelle de chaque être humain le poussant vers une appréciation stupide de lui-même et de ses proches, et une dépréciation stupide de toute différence, constitue le fonds de commerce de cette science bâtarde³².

32. *Ibid.*, p. 328-329. Ces propos sont une illustration frappante de la nécessité de dissocier les concepts de « darwinisme social » et d'« eugénisme ».

La science qui était censée donner son aval à cette « folie de la race » était la science des illettrés et des « scientifiques ». La différence existant entre un Chinois moyen et un Anglais moyen était bien moins grande qu'entre deux types extrêmes d'Anglais, affirmait Wells, extrêmement prudent sur la scientificité des mesures d'anthropologie physique³³. L'homme éduqué, pionnier d'une civilisation mondiale, ne voyait que des individus et pas de groupe racial.

Ses propos favorables à un métissage universel n'empêchèrent pas Wells de se poser la question – purement théorique à ses dires – de savoir que faire si l'on venait à s'apercevoir un jour qu'existait une race « entièrement inférieure ». À cela Wells répondait d'abord qu'il n'existait pas de race supérieure au point qu'on puisse lui confier des « frères inférieurs », qu'il n'existait pas de « maître par nature », que l'esclavage était inadmissible parce qu'il corrompait les maîtres. La conclusion, quelque peu abrupte et surprenante en était : « Il n'y a qu'une seule chose saine et logique à faire avec une race vraiment inférieure, c'est l'exterminer³⁴ ».

De tels propos, l'histoire du xx^e siècle, de l'holocauste et des épurations ethniques nous les a rendus intolérables. On ne saurait cependant leur attribuer, prononcés en 1905, le sens que l'histoire leur a fait prendre de nos jours. Wells, immédiatement, en profitait pour régler ses comptes avec le colonialisme anglais en affirmant que l'extermination d'une race avait déjà été pratiquée bien plus brutalement, « par simple meurtre » par les Anglais en Tasmanie et autres lieux. L'idée d'extermination d'une race semble avoir été chez lui conçue par analogie avec l'extermination des tarés de sa propre société :

Supposons, pour un moment, qu'il existe une race entièrement inférieure ; une Utopie moderne est soumise à la rude logique de la vie, et elle devrait exterminer cette race aussi rapidement que possible [...] Mais l'Utopie le ferait sans la moindre maladresse de distinction raciale, exactement de la même manière et par les mêmes moyens qu'elle

33. « Mais il est évident que toute réponse précise ne pourra être faite que lorsque l'anthropologie aura adopté des méthodes d'investigation plus complètes et plus exactes, et une analyse bien plus précise que ses ressources présentes ne le permettent. » (*Ibid.*, p. 332.)

34. *Ibid.*, p. 337.

*extermine toutes ses souches inférieures et déficientes. Il faudra agir de même manière qu'avec les tarés de notre société, par des lois de mariage et la loi du salaire minimum*³⁵.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la phrase de Wells, parlant paradoxalement d'exterminer une race si nécessaire, mais sans « distinction raciale » : « Si des individus de cette race prouvaient qu'ils étaient capables de survivre, ils seraient exemptés par une justice sûre et automatique de la condamnation générale infligée à tout leur groupe³⁶ ».

Wells, construisant une utopie, envisageait des possibilités logiques qu'en fait il ne pensait pas actualisables. Même si l'on supposait dans l'abstrait « un instant » l'existence de races « entièrement inférieures », certains de ses individus seraient toujours capables de survivre dans les conditions fixées par l'Utopie et d'y développer leur propre talent spécifique qui fournirait un apport à la civilisation mondiale. « Certains pourront même prospérer, il est possible qu'ils épousent des femmes de leur race ou d'une autre, et puissent ainsi transmettre ce mince fil distinctif d'excellence et prendre la place qui leur est due dans la grande synthèse du futur³⁷ ».

Cette distinction entre utopie théorique et action sociale réelle persista jusqu'au bout dans la pensée de Wells qui, en 1932, déclarait que « l'eugénique ne doit pas encore être considérée comme une proposition pratique³⁸ ». Reste, néanmoins, l'affirmation théorique brutale de la nécessité d'élimination d'une race d'inaptes.

G.B. Shaw

Shaw, plus connu comme écrivain, fut l'un des dirigeants de la Société Fabienne, où il joua un rôle important – ce fut lui qui y fit adhérer Sidney Webb. Son adhésion au socialisme date à peu près de 1882, et son intérêt pour le programme eugénique de Galton de 1883 fut immédiat. En 1884, lors de l'Exposition de Santé Internationale de Londres, il visita le stand du Laboratoire anthropométrique de Galton. Dans son roman *Cashel*

35. *Ibid.*, p. 338.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 339-340.

38. *The Work, Wealth, and Happiness of Marriage*, Londres, 1932, chap. 13, § 2-3.

Byron's Profession (1884), il utilisa le terme « eugénique », alors fort peu répandu, et assista en 1887 à la conférence de Galton sur « nature et nurture ». Si son intérêt pour l'eugénisme est ainsi contemporain de son engagement politique, il ne semble pas avoir profondément influencé ses thèses durant les années 1890. Shaw demeurait convaincu que le socialisme devait se construire patiemment et graduellement, par l'éducation, la persuasion et la participation d'« experts » fabiens à la gestion du politique et du social.

Dans les années 1898-1900 ces convictions subirent cependant un infléchissement. Shaw manifesta une certaine lassitude au vu du peu de résultats concrets de l'éducation et de l'activité des Fabiens. Les désillusions provoquées par la guerre des Boers et l'ardeur nationaliste qu'elle avait entraînée infléchirent nettement sa position, et le poussèrent à faire tout autant confiance à la biologie qu'au militantisme socialiste. Profondément anti-darwinien – il se réclama toute sa vie du lamarckisme –, il invoqua alors l'avènement nécessaire du surhomme en se réclamant ouvertement de Nietzsche. Le socialisme ne pouvait être réalisé dans les conditions actuelles de la société avant l'avènement d'un être moral supérieur, le surhomme, qui remplaçait l'idéal de l'expert fabien des années 1890³⁹. Ces vues s'exprimèrent en particulier dans sa pièce *Man and Superman* (1903), et plus explicitement dans le « guide du révolutionnaire » qui lui servit de postface.

Shaw ne s'intéressait pas à l'avènement de quelques surhommes produits au hasard, mais à la production d'une « démocratie de surhommes ».

*La vraie solution n'est pas ce qu'un surhomme occasionnel pourrait persuader un groupe de faire pour lui, mais ce qu'une communauté entière de surhommes ferait spontanément [...] et la production de cette démocratie est le seul changement qui peut maintenant nous donner assez d'espoir pour nous préparer à l'effort qu'exige la révolution*⁴⁰.

39. Ces vues ne furent pas acceptées par la majorité des Fabiens, qui lui reprochèrent de s'être converti au « socialisme de la chaire », voire à un « socialisme aristocratique » et au culte des héros.

40. « A Revolutionist's Handbook », in *Man and Superman* (1903), Londres, Penguin Books, p. 180, 185.

Jusqu'à nos jours, peu de progrès réels avaient été réalisés ; le progrès des techniques n'entraînait nullement une amélioration des facultés intellectuelle et morale des individus. Il était en fait nécessaire d'améliorer ces dernières – voire la qualité de l'espèce entière – avant de rêver à transformer en profondeur la société. Profondément déçu par le résultat des élections, il vit dans le surhomme l'agent intellectuel de l'évolution.

*Et ainsi nous arrivons à la fin du rêve socialiste de socialisation des moyens de production et d'échange, du rêve des positivistes de moraliser le capitaliste, des rêves du professeur, du législateur, de l'éducateur d'imposer des commandements, codes, leçons et examens sur le dos d'un homme comme on pose un harnais à un cheval [...] le seul socialisme fondamental et possible est la socialisation de l'élevage sélectif de l'homme : en d'autres termes, de l'évolution humaine. Nous devons éliminer le Yahoo, ou bien son vote ruinera la communauté*⁴¹.

Bien sûr, continuait Shaw, les socialistes avaient raison de maintenir que la propriété privée était illégitime, mais leurs démonstrations ne parviendraient jamais à convaincre quiconque. La propriété, ainsi que l'institution du mariage, ne s'effondreraient que lorsqu'elles entreraient en conflit avec un sujet bien plus important qu'une simple distribution inégale de la richesse ; elles disparaîtraient lorsque la race aurait compris qu'elle avait besoin de surhommes.

Le programme galtonien lui paraissait totalement inadéquat à ces fins. Le surhomme ne pouvait être produit par un élevage sélectif de qualités spéciales « comme on élève des moutons pour leur viande », car il s'agissait avant tout de développer une part supérieure de l'homme que nous ne connaissons pas encore⁴² et qui ne pouvait donc être mesurée.

Le projet eugénique d'isoler les inaptes ou de les stériliser, contrairement au programme des Webb et de Wells, lui parais-

41. *Ibid.*, p. 245. Les Yahoos sont les hommes inférieurs décrits par Jonathan Swift dans ses *Voyages de Gulliver*.

42. « Lorsque nous aurons poussé la sélection aussi loin que possible en rejetant de la liste des parents éligibles toutes les personnes qui sont sans intérêt et promettent peu, nous devons encore suivre l'appel de notre imagination (*i.e.* la voix de la Nature), à la fois chez les éleveurs et les parents, pour rechercher cette supériorité dans le moi inconscient qui sera la vraie caractéristique du surhomme » (*ibid.*, p. 218).

sait inadéquat⁴³. Les procédés modernes de contraception « pour combiner le plaisir avec la stérilité, maintenant connus de tous et accessibles à tous, permettent à ces personnes de s'éliminer elles-mêmes de la race, et ce procès est déjà vigoureusement à l'oeuvre⁴⁴ ». La survivance des intelligemment fertiles constituait déjà un pas vers l'avènement du surhomme. « La survivance des plus aptes signifie en fin de compte la survivance de ceux qui savent se contrôler, car eux seuls savent s'adapter au changement constant de conditions produit par le progrès industriel⁴⁵ ». L'eugénisme prôné par Shaw relevait plutôt de l'eugénique positive, qui ne pourrait être réalisée que dans des conditions initiales d'égalité entre tous, en dehors de tout préjugé de classe. « L'égalité est essentielle au bon élevage ; et l'égalité, comme les économistes le savent, est incompatible avec la propriété⁴⁶ ». Et d'ajouter : « La propriété et le mariage, en détruisant l'égalité et entravant ainsi la sélection sexuelle par des conditions inadéquates, sont hostiles à l'évolution du surhomme⁴⁷ ».

Le socialisme eugénique de Shaw peut en fait se résumer à deux mesures jugées par lui essentielles : la suppression de la propriété privée et la disjonction radicale du mariage et de la reproduction. Dans ces conditions, les « surhommes » accidentels pourraient le plus avantageusement possible se reproduire. Il suffisait de laisser faire la nature pour qu'ils disséminent leur semence dans les meilleures conditions. En fait, les meilleures saillies aux fins de reproduction étaient souvent faites entre individus qui n'étaient nullement faits pour vivre l'un avec l'autre. « Le mariage, tant qu'il est la condition indispensable de l'appariement, retardera la venue du surhomme, tout aussi efficacement que la propriété⁴⁸ ».

43. « Si deux personnes en vraiment mauvaise santé se marient, ils auront probablement un grand nombre d'enfants, qui mourront tous avant d'atteindre la maturité. C'est un arrangement plus satisfaisant que la tragédie d'une union entre une personne saine et une personne malade. Bien que plus coûteuse que la stérilisation des inaptes, elle possède l'énorme avantage que, si nos notions de bonne et de mauvaise santé sont erronées [...] l'erreur sera corrigée par l'expérience » (*ibid.*, p. 219).

44. *Ibid.*, p. 225.

45. *Ibid.*, p. 226.

46. *Ibid.*, p. 218.

47. *Ibid.*, p. 222.

48. *Ibid.*, p. 219.

Avec de tels présupposés, Shaw ne pouvait qu'avoir une opinion bienveillante de la communauté socialiste d'Oneida dirigée par Noyes. Il s'agissait, disait-il, d'une authentique communauté communiste, hautement sélective, qui avait produit une progéniture en meilleure santé que la moyenne, qui se comparait avantageusement avec le massacre inintentionnel d'enfants par des parents ignorants dans les « maisons privées ». Les fantasmes de production d'une meilleure souche par les hommes supérieurs se reflètent dans l'appréciation par Shaw de l'œuvre de Noyes : « L'existence de Noyes a simplifié le problème de la reproduction pour les communistes, la question de savoir quel type d'homme ils s'efforceraient d'élever étant résolue immédiatement par la désirabilité évidente de créer une autre Noyes ⁴⁹ ». Mais une telle communauté ne pouvait comporter qu'un nombre limité de membres, alors qu'il était nécessaire de créer au niveau national une communauté de surhommes nécessaire pour parvenir au socialisme, car « la démocratie ne peut s'élever au-dessus du niveau du matériel humain dont sont faits ses électeurs ⁵⁰ ».

Ses convictions socialistes n'avaient nullement disparu. Si, avant 1900, il avait pensé qu'il fallait changer la société avant de changer l'homme, il fut convaincu par la suite qu'il fallait également veiller à changer l'homme par propagation des meilleures souches. L'élevage eugénique devenait une condition nécessaire à l'avènement d'une société socialiste, que Shaw considérait comme la loi fondamentale de l'évolution, la manifestation d'une sorte de force vitale à l'œuvre dans l'histoire, et chez lui l'eugénisme devint, en fin de compte, une forme de religion tout comme chez Galton.

Jamais cependant Shaw ne prôna l'élimination ou l'extermination des inaptes... à une exception près. En mars 1910, il assista à une conférence de la Société eugénique, où il prit la parole pour expliquer que la seule solution pour éliminer les inaptes était de les mettre à mort. Les eugénistes présents se dissocièrent avec indignation de ces propos. Shaw n'écrivit pas de texte à ce sujet, et la seule relation que nous en ayons est celle du *Daily Express*, lui prêtant les propos suivants.

Une partie de la politique eugénique nous pousserait finalement vers une utilisation extensive de la chambre de mort (lethal chamber). Un grand nombre d'individus devraient

49. *Ibid.*, p. 223.

50. *Ibid.*, p. 227.

*être éliminés tout simplement parce que c'est une perte de temps pour les autres de s'occuper d'eux*⁵¹.

Connaissant l'hostilité de Shaw envers l'eugénique négative et la stérilisation des inaptes, sa confiance quant à leur extinction naturelle, ainsi que son choix pour une eugénique positive d'élevage de surhommes, l'on peut considérer ces propos comme une provocation, un défi à la majorité de la Société eugénique dont beaucoup de membres réclamaient à cette époque la ségrégation, voire la stérilisation des inaptes⁵². De nombreux adversaires de l'eugénisme à cette époque soutenaient également que cette revendication menait en effet tout droit à des « chambres de mort »⁵³.

En dehors de cette provocation, jamais Shaw ne tint de propos aussi choquants pour le lecteur contemporain que ceux de Wells. Mais, en fin de compte, l'eugénisme pour Wells n'était qu'un projet utopique, à envisager dans un futur lointain, englobé dans un projet humaniste de civilisation mondiale et métissée, alors que le projet eugénique de Shaw était un projet d'actualité, soumis à l'idée d'une force vitale d'évolution en marche dans l'histoire, une véritable forme de religion. L'accueil enthousiaste qu'il fit à l'ouvrage de Houston Stewart Chamberlain, *Genèse du XIX^e siècle*⁵⁴, dont l'influence sur la rédaction de *Mein Kampf* est avérée, puis certains propos quelque peu ambigus sur Hitler et Mussolini, n'ont pas leur équivalent dans l'œuvre de Wells, et témoignent de la profondeur de l'ancrage eugéniste de Shaw au-delà même de ses convictions socialistes. Bien longtemps plus tard, en 1948, Shaw continuait à écrire des fantaisies eugénistes à propos de sélections diverses sur des îles utopiques, d'habitants classés selon leurs capacités, sur le modèle de l'utopie galtonienne et du Wells de 1905.

51. *Daily Express*, 4 mars 1910, cité par G.R. Searle, *Eugenics and politics*, Leyde, Noordhoff, 1976, p. 92.

52. Telle est également l'opinion de R. Searle : « Shaw ne s'attendait probablement pas à ce que son audience prenne tout ce qu'il disait à la lettre. Ceci fut en général ressenti comme une plaisanterie du plus mauvais goût, et les eugénistes orthodoxes – qui n'étaient pas des plus rapides à apprécier fût-ce une bonne plaisanterie – ne furent pas du tout amusés. » (*Ibid.*, p. 93.)

53. Par exemple Benjamin Kidd, dans sa réponse à l'intervention de Galton devant la Société de sociologie, *Sociological Papers*, Londres, Macmillan, 1904, p. 61.

54. H.S. Chamberlain, *Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, Munich, 1899.

Karl Pearson

La trajectoire de l'écrivain socialiste Bernard Shaw éclaire d'une certaine manière celle de Karl Pearson, qui fut socialiste, mathématicien et biométricien, auteur d'une œuvre scientifique de haut niveau ⁵⁵.

Karl Pearson, contrairement à Webb et à Shaw, ne fut jamais un militant socialiste, mais appartint à ce qu'on appelait le « socialisme de la chaire », assez éloigné de tout militantisme, dont le socialisme se caractérise surtout par un soutien manifeste à l'intervention de l'État dans l'économie et dans l'administration de la vie sociale. La formation de Pearson en Allemagne joua certainement un rôle essentiel dans l'élaboration de ses idées politiques ⁵⁶. Dans ses premiers écrits des années 1880, il se prononça en faveur de la socialisation des moyens de production, de la nationalisation des terres et du capital (toute propriété devant être louée à bail pendant cent ans). Fortement attaché à la théorie économique de la valeur, il considérait que chacun devait être strictement rémunéré selon son travail : le socialisme résidait avant tout dans une juste mesure du travail de chacun, qui seule permettrait le développement des plus aptes dans la société britannique, et son succès dans la lutte pour la vie entre nations. Le socialisme était en quelque sorte la condition nécessaire à une juste lutte pour la vie, qui était actuellement faussée au départ par les inégalités. Il semble bien cependant qu'à cette époque les « inaptes », selon Pearson, aient surtout été les membres de l'aristocratie et des classes dominantes, injustement protégés par leur richesse et l'institution de l'héritage, alors que, plus tard, après sa conversion à l'eugénisme dans les années 1890-1900, les inaptes devinrent la classe nombreuse des tarés et des faibles d'esprit des classes inférieures.

Le socialisme initial de Pearson s'accommodait fort bien de l'impérialisme et du darwinisme social. Mais il s'agissait d'un darwinisme social qui privilégiait avant tout la lutte entre groupes et non la lutte entre individus d'un même groupe, et découlait logiquement selon lui des lois de population de Malthus. Le socialisme devait assurer à la nation le maximum de

55. Voir à ce sujet Jean Gayon, « Pearson », in *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Patrick Tort (ed.), Paris, Puf, 1998.

56. Schumpeter considère que ces « socialistes de la chaire » en Allemagne sont avant tout des partisans de Bismarck.

cohésion sociale afin de renforcer ses chances dans la lutte interr raciale. Pearson définissait la nation comme

*un tout organisé [...] maintenu à un haut degré d'efficacité externe par concours, surtout par la guerre avec les races inférieures et avec les races égales pour le contrôle des voies de commerce et des sources de matière première. La nation doit être un groupe homogène sans grandes différences de classe ou de richesse. Il faut organiser les besoins des classes sociales du point de vue de l'efficacité du troupeau en général [...]. Cette tendance à l'organisation sociale [...] peut s'appeler socialisme dans le sens le meilleur et le plus large du mot*⁵⁷.

Le socialisme de Pearson n'avait donc rien d'internationaliste. La lutte entre groupes avait créé une sorte d'instinct social, qui à son tour favorisait la lutte entre individus et la survivance du plus apte à l'intérieur du groupe, ainsi que la domination nécessaire des Anglais dans la compétition interr raciale. C'était un gouvernement du progrès social par une élite sélectionnée, plus autoritaire qu'attaché à développer la démocratie, forme de gouvernement pour lequel Pearson n'eut jamais la moindre sympathie. Ce socialisme récusait naturellement toute forme de lutte des classes, et demeurait fort éloigné du socialisme des fabiens. Pearson ne s'attacha pas moins à populariser ses thèses lors de nombreuses conférences devant des associations ouvrières, et entretint une amitié passagère avec Bernard Shaw⁵⁸.

Nommé professeur de mathématiques à Londres, Pearson se consacra à l'étude de l'application des lois de probabilité à la théorie de l'évolution darwinienne, et collabora de plus en plus étroitement avec Francis Galton. Vers la fin du siècle, il renonça à ses idées socialistes, considérant que seule une politique d'amélioration raciale de la société pouvait être efficace. Là où, à la même époque, Bernard Shaw, déçu du socialisme, infléchit ses positions en les biologisant sans toutefois y

57. K. Pearson, *The Grammar of Science*, Londres, Black, 1892, p. 365.

58. Shaw mentionne cependant dans une lettre à Sidney Webb du 25 août 1892 que « Karl Pearson intervint inopinément dans la discussion dans un style très Socialiste de la Chaire (*socialist of the study*) » (B. Shaw, *Collected Letters*, Londres, Max Reinhardt, 1965, p. 364).

renoncer, Karl Pearson se convertit du socialisme à l'eugénisme. Il était, selon lui, devenu inutile de tenter d'améliorer la cohésion de la race si celle-ci était en train de dégénérer, et si la sélection des plus aptes avait été remplacée par la « sélection des inaptés » (l'expression est de Pearson). Les lois de la nature donnant la clé des lois de la vie sociale, on ne pouvait plus espérer que le socialisme renforcerait la cohésion du groupe, qui devait être assurée directement par des mesures eugéniques. L'eugénisme pearsonien succéda ainsi à son socialisme. Son impérialisme, son darwinisme social interracial et ses tendances autoritaires rendirent la conversion relativement aisée. Une politique eugénique était un moyen plus humaniste d'améliorer la qualité de l'humanité, « un moyen de coopérer avec la nature pour permettre d'être représenté par les races les plus aptes ».

À partir de 1911, date de la mort de Galton, Pearson mit de plus en plus en avant l'eugénisme négatif. Les progrès de la médecine entravaient le libre jeu de l'évolution, de même que des mesures sociales telles que la limitation de la durée de travail des enfants, le versement de pensions aux personnes âgées, et toute forme de protection sociale en général. Son principal objectif politique était devenu l'amélioration de la qualité raciale, et pour cela la ségrégation – voire la stérilisation – des inaptés était la première mesure à prendre. Hostile par ailleurs, pour des raisons scientifiques, à la Société eugénique, il fut à l'initiative d'une société eugénique concurrente, regroupée autour de la revue *Annals of Eugenics*, réclamant plus ouvertement encore la ségrégation des inaptés.

Là où Darwin avait vu dans l'instinct de sympathie l'un des attributs les plus hauts de l'homme, même si son développement entravait quelque peu la sélection naturelle, Pearson vit dans ce même instinct un danger.

*Un facteur – absolument nécessaire pour la survie de la race – la sympathie, s'est développé d'une manière si excessive que nous sommes en danger, en suspendant la sélection, de diminuer les effets des autres facteurs qui automatiquement purgent l'état des dégénérés physiques et mentaux*⁵⁹.

59. K. Pearson, *The Scope and the Importance to the State of the Science of National Eugenics* (La portée et l'importance pour l'État de la science de l'eugénique nationale), Londres, Dulau, 1905, p. 25.

Son idéal était devenu une société de caste organisée de manière corporatiste, régie par des experts eugénistes : « Dans une société parfaitement efficace, il y aurait toujours des castes adaptées aux carrières spécialisées – l'ingénieur, l'agriculteur, le mathématicien, l'ouvrier des chemins de fer, l'homme d'État, l'acteur et l'artisan ⁶⁰. »

Dans une conférence prononcée en 1910 devant une association ouvrière, Pearson renonça ouvertement à son idéal socialiste d'autrefois et renia la teneur de ses conférences : « Le bénéfice était dans la connaissance que j'y ai acquis, et non dans les idées et théories que je m'efforçais d'inculquer à ces audiences d'ouvriers ⁶¹ ». La tâche essentielle consistait maintenant à observer, mesurer, enregistrer, avant de pouvoir aider les ouvriers : « Les théories générales de la société sont inutiles, les discussions inutiles, les raisonnements philosophiques sont inutiles ⁶² ».

Par la suite, l'abandon de ses convictions socialistes et son eugénisme autoritaire entraînèrent Pearson à parler favorablement des premières lois d'hygiène raciale nazies, désavouées par la majorité de la Société eugénique ⁶³.

Conclusions

Ces quatre points de vue de la part de militants ou de théoriciens du socialisme prouvent amplement qu'il existait un terrain commun entre eugénisme et socialisme en Grande-Bretagne à cette époque. On ne saurait cependant les situer sur le même plan, car ils entraînèrent des trajectoires fort diverses. Sidney et Beatrice Webb – ainsi que Shaw – étaient des militants engagés, Wells et Pearson étaient des théoriciens. Sidney et Beatrice Webb, ainsi que Wells et Shaw, demeurèrent fidèles à leurs convictions socialistes, alors que Pearson y renonça lorsqu'il adopta les thèses eugénistes. Shaw envisagea plutôt une forme d'eugénisme positive, alors que les Webb, Wells et Pearson furent plus attirés par l'eugénisme négative. Les Webb et Wells insistaient

60. *Annals of Eugenics* (Londres), 1, 1925-1926, p. 3.

61. K. Pearson, *Nature and nurture*, Londres, Dulau, 1910, p. 2.

62. *Ibid.*, p. 8. Dans son histoire de la société fabienne, la militante travailliste Margaret Cole mentionne une lettre qu'elle reçut en 1920 de l'« ex-socialiste » Karl Pearson (M. Cole, *The Story of Fabian Socialism*, Stanford, Stanford University Press, 1961, p. 90).

63. *Eugenics Review*, vol. XXV, avril 1933.

sur le rôle du milieu et la nécessité de le modifier, l'eugénisme n'étant considéré par eux que comme un additif à une socialisation des moyens de production renforcée par une protection sociale impérative. Shaw, dans les années 1900, semble avoir envisagé à la fois des mesures sociales et un eugénisme positif. Pearson se rallia d'abord au socialisme, puis à l'eugénisme.

Le point de vue représenté par Sidney et Beatrice Webb dans leur *Minority Report* représente sans aucun doute le point de vue le plus influent dans le mouvement socialiste anglais. D'autres groupes socialistes envisagèrent des mesures analogues. Il fallait avant tout agir sur l'environnement, et assurer des conditions de vie décentes à tous. La plupart des mesures prônées dans le *Minority Report* furent par la suite adoptées dans le cadre de la construction de l'État-Providence en Grande-Bretagne.

L'eugénisme ne devait intervenir que dans des cas extrêmes, lorsque toute mesure sociale devenait inefficace en raison d'un « matériel humain » irrécupérable. La brutalité des solutions eugénistes des Webb ne saurait donc être réduite à une simple biologisation des problèmes sociaux, telle qu'elle relève de l'eugénisme. Elle fut sans doute l'effet de la manière dont le mouvement socialiste envisageait avec un mépris certain l'existence d'un sous-prolétariat considéré comme une sous-classe, voire chez certains une sous-race, qui n'avait rien à voir avec les travailleurs de la classe ouvrière ou des classes moyennes. Il suffisait, en quelque sorte, de biologiser cette catégorie pour envisager des solutions eugénistes. Il est à remarquer que le mouvement syndical des trade-unions, qui forma la base du Parti travailliste, s'intéressa fort peu à l'eugénisme, qui fut théorisé par des dirigeants ou des intellectuels membres des classes moyennes.

Wells, quant à lui, conçut une utopie mondialisée, projection dans le futur d'un état de choses irréalisable dans le présent. Ses propos eugéniques, d'une brutalité parfois extrême, relèvent plutôt du récit utopique qui, décrivant un état de choses clos et immobile, ne peut échapper à un certain aspect totalisant, voire totalitaire. Les racines de l'eugénisme de Wells sont plutôt à rechercher dans le cadre d'une étude du genre utopique : More et Campanella, eux aussi, sans parler de Platon, avaient envisagé des formes de ségrégation analogues pour ceux qu'aucune société utopique ne saurait intégrer.

L'eugénisme de Shaw s'inscrit, au tournant du siècle, dans un certain sentiment de découragement quant à la construction du socialisme par des mesures purement sociales. Il relève plus d'une théorisation des fantasmes personnels de Shaw – une « démocratie de surhommes » propageant leur semence en dehors de toute institution reconnue et dans une égalité rigoureuse – qui transparait, pour le pire et pour le meilleur, dans son œuvre littéraire. Quant à l'eugénisme de Pearson, il est la marque d'un renoncement à des convictions socialistes proprement dit, et s'inscrit dans la biologisation d'une forme de socialisme national autoritaire.

Tels furent certains des chemins divers où s'entrecroisèrent, à l'aube et au début du xx^e siècle, socialisme et eugénisme.